



Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint (dir.)

Vents du large

Presses Sorbonne Nouvelle

De l'utilité des voyages ? Éclats d'une polémique bien oubliée : deux Manuels... sur la *Pérégrination*

Ilda Dos Santos

Éditeur : Presses Sorbonne Nouvelle
Lieu d'édition : Presses Sorbonne Nouvelle
Année d'édition : 2002
Date de mise en ligne : 1 février 2019
Collection : Monde lusophone
ISBN électronique : 9782379060076



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

DOS SANTOS, Ilda. *De l'utilité des voyages ? Éclats d'une polémique bien oubliée : deux Manuels... sur la Pérégrination* In : *Vents du large* [en ligne]. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2002 (généré le 09 mai 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/psn/9588>>. ISBN : 9782379060076.

Ce document a été généré automatiquement le 9 mai 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

De l'utilité des voyages ? Éclats d'une polémique bien oubliée : deux Manuels... sur la *Pérégrination**

Ilda Dos Santos

- 1 « Je suis d'avis qu'il faut voir le Monde avant que d'en sortir », telle est la conclusion de François La Mothe Le Vayer à l'essai sur l'« Utilité des voyages », inséré dans une suite de discours traitant les thèmes les plus bigarrés. Or, craignant de faire preuve de trop de complaisance et de pécher contre la philosophie sceptique dont se réclament les beaux esprits, il s'empresse de prendre le contre-pied de cet éloge en lui accolant aussitôt une démonstration sur « L'inutilité des voyages »¹. Amusement philosophique du temps du libertinage, entretien d'un érudit qui se plaît aux joutes de l'esprit, galerie de beaux fruits sceptiques... La lecture de ces opuscules révèle à quel point la défense et illustration du voyage ou sa censure, tout en aversion violente ou refus plus ambigu, étaient devenues, en cette première moitié du XVII^e siècle, un sujet à la mode, lourd d'un argumentaire que l'on retrouve du Nord au Sud de l'Europe, malaxant un même catalogue de citations et d'anecdotes puisées chez les classiques et les modernes. Deux autres variations sur le sujet, les discours « Patrie et les Étrangers » et « Les voyages et la découverte de nouveaux pays », permettent d'établir une carte des discussions d'alors : d'une part, l'éloge de la curiosité, de l'étude et l'expérience ouvrant l'espace et favorisant la connaissance des peuples, du gain et de l'utilité pour l'individu mais aussi pour l'État, la confiance dans l'homme et dans l'idée du progrès ; de l'autre, une somme de considérations sur l'excès du déplacement entraînant vices et dégradation pour un sujet enclin aux pérégrinations et pour une société fâcheusement perméable aux influences extérieures perçues comme nocives. On retrouve le spectre de la vaine gloire, de la faconde déplacée propre au voyageur qui s'en revient de loin, l'inquiétude accrue du corps et de l'âme, l'ébranlement de valeurs et des caractéristiques humaines et nationales... L'affect vient ici se coltiner, on le voit, avec l'Intellect. Ce n'est pas un hasard si à la même époque les réflexions sur le Caractère de l'individu et sur le Caractère des nations – théorie des humeurs et des passions de l'humain, différence des esprits et typologie des nations en fonction de leurs vices et de leurs vertus – ranimées par des

œuvres de nature didactique et politique depuis la fin du XVI^e siècle², s'immiscent dans toutes sortes d'écrits jusqu'à devenir un genre et conquérir une place dans la littérature de l'âge classique³. Le voyage – objet et métaphore – s'inscrit dès lors dans une nouvelle passion du politique, une formulation de la rhétorique de l'individu et de l'Etat, situées au cœur de la théorie de la Raison (praxis nouvelle du gouvernement) et de celle de la maîtrise des affects (éducation du prince, modèle du courtisan, du sage conseiller et du *discreto* avant la venue de l'honnête homme) qui suscitent, depuis la Renaissance, pléthore d'ouvrages et de manuels. C'est au cœur de ces ramifications entre éducation et politique – et par ricochet dans le débat sur la rhétorique – que l'on peut loger les discussions théoriques sur l'utilité du voyage ; visions contrastées, guides en devenir qui tissent en définitive nombre de considérations, explicites ou implicites, sur le culte du foyer et le cosmopolitisme.

- 2 La discussion se conforte devant les nouvelles configurations des terres nationales et étrangères, et l'image, souple, du voyageur (du pèlerin à l'intellectuel, du soldat à l'ambassadeur, du missionnaire à l'aventurier, de l'économiste au savant) que la publication, les traductions et les compilations de récits de voyages offrent à l'amateur de connaissances. Le thème de l'instruction voisine toujours plus avec celui du plaisir qu'apportent l'écriture et la lecture. Il y a, timides encore, ces voyageurs qui se flattent de taquiner la plume : Bernardino parle de l'ennui du voyage en Inde (1611) mais aussi de la joie de raconter ces épreuves dans un style épousant « le claquement de la voile et les soubresauts du navire »⁴. Le sérieux Samuel Purchas invite le lecteur à suivre de son fauteuil les aventures d'êtres qui rivalisent avec les héros de fiction⁵. Le préfacier espagnol du grand récit de voyage portugais en Orient, authentique roman, la *Peregrinação* de Fernão Mendes Pinto (1614), dresse une typologie des lecteurs, fondée sur les humeurs, en avançant que le mélancolique pourra s'amuser des anecdotes sur les païens, le sage s'émerveiller devant la variété des sectes et des opinions, le triste éprouver de la compassion devant le spectacle de la souffrance, le persécuté y puiser du réconfort, l'avare s'informer des richesses, le belliqueux se réjouir des descriptions de batailles ; seul le stupide n'y découvrira aucun fruit car – selon Sénèque –, rien n'est utile ou source d'utilité pour la personne bornée⁶. Il est également probable que la vogue des relations hors Europe a retenti sur l'intérêt porté aux voyages moins lointains et banalisé un ensemble de motifs. Les considérations théoriques sur le voyage apparaissent surtout à la fin du XVI^e siècle et elles se multiplient vers le milieu du XVII^e siècle. Liées à un modèle éducatif, elles touchent au voyage de formation d'une jeunesse qui deviendra adulte après avoir accompli la pérégrination vers des lieux propices à l'éveil et au raffermissement de l'esprit. L'épître de Juste Lipse (1578) adressée à Philippe de Lannoy en partance pour l'Italie – *De Ratione cum fructu peregrinandi* (l'art de voyager avec fruit) –, est le modèle de ce guide non du voyage mais du voyageur. Elle est traduite en français en 1619 et paraît en 1631 à Leyde. Ce texte d'un érudit alors pleinement reconnu en Europe indique le champ de la discussion : le fruit à retirer du voyage, l'utilité et le plaisir, l'étude et l'expérience, la conversation et la prudence nécessaire pour passer les « détroits » que sont gouffres et abîmes, la gloire et la vertu...⁷
- 3 Ces termes et les exemples illustrant avantages et inconvénients traversent l'ensemble des traités polémiques publiés au moment où le voyage de formation – prélude au grand tour – s'esquissait. On trouve surtout des auteurs anglais, allemands, hollandais, puis français, dans le débat sur l'utilité ou l'inutilité des voyages et il est malaisé de rencontrer des ouvrages révélant ce penchant théorique en Péninsule Ibérique⁸. On a avancé que les

problèmes d'un Empire hors les murs, que maintenaient l'Espagne et le Portugal, avaient pu refréner cet intérêt⁹. Les Portugais, dont les navires ont permis la découverte d'espaces et de peuples, sont présentés par un La Mothe le Vayer comme des voyageurs émérites, couverts de gloire pour la postérité ; il propose encore le « modèle » lusitan pour inviter la France à la colonisation des terres australes, rémanence du lointain Lancelot Voisin de la Popelinière (1582)¹⁰. Découvreurs, navigateurs, voyageurs portugais reconnus, textes de toute nature (relations, itinéraires, traités descriptifs, lettres) traduits en Europe... Il est effectivement rare au Portugal de trouver des textes normatifs consacrés uniquement à la défense ou à la censure des voyages. Le court essai de Manuel Severim de Faria, *Sobre a Peregrinação*, accolé à une suite de discours publiés en 1655, est sans doute le plus connu, encore qu'il n'ait fait l'objet, à notre connaissance, d'aucune analyse spécifique¹¹. L'érudit formulait une suite de restrictions au voyage et au contact avec autrui pour louer le terroir et encourager ses lecteurs à tourner leur curiosité et leur intérêt vers un Portugal oublié. Une démonstration de Manuel Pires de Almeida, mentionnée par Antonio Soares Amora dans le catalogue des œuvres manuscrites de ce théoricien de la littérature¹², intitulée – à défaut de mention particulière de l'auteur – *Peregrinação*, est d'autant plus précieuse. Il s'agit, en fait, d'un authentique commentaire critique du texte de Severim de Faria, d'une apologie du voyage et de la communication¹³. Polémique oubliée, ce différend n'est qu'un éclat d'une autre querelle que les deux hommes avaient engagée sur les *Lusíades* de Camões¹⁴. Ces écrits montrent, par leur date de rédaction, que l'intérêt de la réflexion sur l'Utilité ou l'Inutilité du voyage, est également décelable au Portugal. Le pli du discours révèle que la notion de patrie est au cœur de la censure ou de la louange de la pérégrination ; et il faut certainement y lire les conséquences de l'état de l'empire portugais et la précaire représentation d'un Portugal sous souveraineté castillane depuis 1580. Toutefois, la sphère occidentale (l'Europe ancienne et moderne) voisine avec le « monde des découvertes » dans les différents énoncés et exemples proposés et on peut déceler dans ces écrits un état théorique et systématisé d'un art de voyager que la littérature portugaise de la Renaissance avait déjà formulé, voire dramatisé.

Désir de voyager et art de naviguer

- 4 Avant de prendre la forme de véritables traités, les discussions théoriques sur la pérégrination apparaissent, à la Renaissance, dans les pièces liminaires des récits de voyage ou se nichent dans des lieux stratégiques de la narration (*incipit*, *explicit*, péripétie dramatique). Elles viennent souvent éclairer et défendre l'écriture d'une expérience du monde que la tradition entoure d'images contrastées : chaos possible, monde labyrinthe, défi orgueilleux lancé à la face de Dieu, gouffre de la tentation, dérèglement (« desconcerto »)... L'essor de l'humanisme, la découverte de nouveaux mondes et le savoir qui en découle, contestant souvent les normes admises, placent la notion de Curiosité au cœur du débat sur l'utilité ou l'inutilité du mouvement ou de la discussion sur le progrès et le perfectionnement de l'homme et de l'histoire¹⁵. L'écriture du voyage « centralise » en fait ce qui a été élan ou mouvement diffus et elle se doit de servir l'impératif de l'État.
- 5 Cette orientation se manifeste déjà dans la réponse du roi dom Manuel à la lettre d'un certain Martim Lopes envoyée de Rome en 1500. Poussé par la curiosité, ce médecin disait avoir parcouru, pendant neuf années, bien des contrées de l'Europe du Nord et de l'Est

jusqu'à ces terres « où finit l'Europe et commence l'Asie ». Le monarque portugais lui demande aussitôt de rédiger un ouvrage où il traiterait par le menu des régions visitées, des choses et des hommes vus, de tout ce qui peut être de quelque profit car ce serait là donner plaisir et rendre service¹⁶. Profit intellectuel et profit commercial, plaisir et instruction, telles sont les données qui légitiment le voyage et que l'on retrouve égrenées dans bien des préfaces évoquant l'outre-mer ou l'Europe. Mestre Afonso, dans le prologue de son *Itinerário* vers l'Inde (1565-66), invoque Aristote pour soutenir que le désir de savoir et de connaître les nouveautés est une inclination humaine¹⁷. C'est encore ce philosophe que sollicite Gaspar Barreiros dans sa *Chorographia* (1546), modèle portugais du voyage en Europe¹⁸. Cet érudit formule, dans la préface au Prince, une louange du voyage comme « Art de la Communication », naturelle à l'homme, animal politique. Il a aussi le mérite de concentrer un ensemble d'idées chères aux humanistes que l'on verra approfondies chez les lettrés du XVII^e : le voyage requiert quelque formation préalable afin de « parfaitement découvrir », il faut être instruit pour corriger les erreurs des anciens et communiquer le vrai, posséder la prudence d'un Ulysse ou d'un capitaine de vaisseau pour aller au but. Le héros homérique, inlassablement retiré de son épopée pour chanter la gloire du voyage – la prudence et la ruse, attributs du voyageur –, ou pour diffuser la nostalgie de la patrie perdue, toujours quêtée, est une figure que la théorisation consacrera.

- 6 Les avertissements et les conseils pratiques aux pèlerins sont également, de par leur embryon de méthode, une source des traités théoriques. La légère laïcisation et légitimation de l'*homo viator* est décelable dans les réorientations des guides de pèlerinages, égrenant éléments techniques et fondements religieux certes, mais toujours plus sensibles aux paysages ruraux et urbains, aux éléments culturels, politiques et économiques. Les conseils au voyageur allant non plus en Terre Sainte mais dans les territoires et comptoirs tenus par les Portugais sont aussi à placer dans cette diversification des considérations sur l'Utilité et le profit des voyages ; un profit certes en espèces sonnantes et trébuchantes mais non dénué encore de relents de gloire et de renommée désirées¹⁹.
- 7 Les considérations sur le voyage ont toute leur place au Portugal en raison de son rôle pionnier dans les « découvertes ». Les conséquences de l'expansion maritime nourrissent un débat contradictoire qui traverse l'ensemble des humanistes : admiration et valorisation assorties d'un discours légitimant le processus, ou bien scepticisme et critique ouverte. Ce sont là les variations sur les « fumos da Índia » ou sur la *Pérégrination*²⁰. Des éléments de controverse dynamisent tout le XVI^e siècle et conquièrent ouvrages littéraires, chroniques, traités et discours. Des thèmes déjà anciens – affaiblissement de la patrie, problème de l'étranger, ordre naturel des choses perverti, vanité humaine, corruption des mœurs, matérialisme, clientélisme... – sont visibles dans les témoignages des hommes de lettres, des observateurs ou de certains voyageurs. Le thème des armes et des lettres surgit dans nombre de considérations, dramatisant les termes de la querelle (expérience du monde et savoir livresque) et la rivalité entre ces deux modalités de l'instruction. Le discours centré autour des questions de l'utilité et de l'agrément conduit à un questionnement du statut de la curiosité, du désir tumultueux de savoir. Dans la littérature portugaise des voyages et dans les témoignages des intellectuels, une sorte de confusion, voire d'assimilation, s'effectue entre la notion déjà ambivalente de « curiosidade » et celle de « cobiça » perçue comme convoitise et appétit immodéré. Le terme de *cobiça* s'inscrit ainsi dans une conception dramatique, voire tragique de

l'homme qui voyage. Le désir humain (curiosité) se projette d'une certaine façon dans l'objet désirable (convoitise) ; il se découvre dans cet objet même. Voyager n'est-ce pas montrer que le lieu d'origine n'est qu'insatisfaction, n'est-ce pas, en définitive, non pas accroître, fructifier mais pointer le manque, l'indigence. Cette conception revivifie les notions d'errance et d'erreur, qui jaillissent ici et là dans les témoignages des voyageurs et qui sont bien souvent placées dans la bouche de l'étranger rencontré. C'est là un ressort rhétorique traditionnel ranimé à la Renaissance pour permettre la critique politique ; nous pouvons en lire un éclat dans ce passage de la *Peregrinação* de Fernão Mendes Pinto (1614) :

Bulindo tres ou quatro vezes com a cabeça disse, para hum velho que estava junto delle, conquistar esta gente terra tão alongada da sua patria, dà claramente a entender que deve aver entre elles muyta cubiça & pouca justiça, a que o Velho, que se chamava Raja Benão, respondeo, assi parece que deve ser, porque homens por industria e engenho voam por cima das agoas todas por adquirirem o que Deos não deu, ou a pobreza nelles he tanta que de todo lhes faz esquecer a sua patria, ou a vaydade & cegueyra que lhes causa a sua cubiça he tamanha que por ella negaõ a Deos, & a seus pays. (chap. CXXII)

- 8 Or, on peut peut-être avancer que deux sous-genres de la littérature portugaise des voyages délimitent le terrain du débat sur l'Utilité des Voyages et en posent les termes : le routier et le récit de naufrage. Ces écrits occupent une place non négligeable dans la production littéraire lusitane où ils diffusent un discours tour à tour technique et didactique, politique et religieux, creuset de tout déplacement. Petit ouvrage destiné aux gens de mer, le routier dessine la route à tenir en mer et aux abords des côtes recherchées ; il s'agit d'une sorte de dialogue formateur entre le maître et le pilote faisant le voyage, ponctué de mises en gardes et d'appels à la vigilance, et entrecoupé d'observations, de mesures et de signes. Il esquisse dans un même mouvement le lieu du départ, l'itinéraire à accomplir et le lieu du retour ; le voyage y est un travail exigeant, sens en alerte, geste sûr et calcul intellectuel. Le récit de naufrage, œuvre de chroniqueurs, d'humanistes mais aussi de pilotes, constitue une gazette éplorée de l'aventure maritime, inversant, en surface, le discours du routier qui reposait sur la maîtrise de l'univers et des sens. Là tout n'est que effondrement et dispersion nés de la négligence et de la cupidité humaines, vengeance des éléments, perte des assises²¹. On décèle dans ces deux types d'écrits, qui reflètent une expérience du monde concrète, une image clef qui deviendra métaphore dans tous les traités polémiques sur le voyage : le gouvernail, le gouvernement. L'art de naviguer et son revers, l'errance et le naufrage, sont ainsi des formes primitives, sans cesse affleurantes, des arts du voyage. Les routes et le cheminement dans la vie renvoient à cette étendue liquide qu'il faut traverser en creusant un sillon, avec un but préalablement défini, afin de résister aux secousses et d'arriver à bon port... La littérature classique présentait le pilotage comme l'idéal du sage gouvernement : la compétence en matière politique, mais aussi la sagesse de l'homme qui sait se gouverner pour dominer ses passions et vaincre les tempêtes. Tout aussi ancienne, la métaphore du corps comme embarcation de l'âme... Remis au goût du jour, laïcisé, politisé, l'art de naviguer, devenu art de voyager, est surtout un art de « se » gouverner et il se retrouve étroitement lié à l'*Institutio Principis* et autres manuels d'éducation, évoqués plus haut. Un désir, soit, mais maîtrisé, dominé, qui est en fait utilité.
- 9 Les deux ouvrages portugais sur la Pérégrination ne peuvent échapper à ce legs ; les routiers, les naufrages et les récits de voyage – l'image en fait d'un pays – ont donné une profonde acuité à une réflexion qui pourrait n'être que théorique et généralisante ou

encore pure démonstration de connaissance livresque. Le problème du lieu du voyage (espaces civilisés/espaces autres, en fonction des catégories de l'époque) ne peut servir de ligne de démarcation entre discours positif ou discours négatif. Il est clair qu'en cette première moitié du XVII^e siècle, moment de rédaction des textes de Manuel Severim de Faria et de Manuel Pires de Almeida, le problème géographique n'est pas innocent et qu'il oriente la teneur du discours : éloge de la patrie ou penchant cosmopolite soulèvent le problème d'un Centre. L'empire portugais est toujours plus égratigné par les Anglais et les Hollandais qui pénètrent, avec succès, dans les territoires outremer. Il faut, en outre, tenir compte du durcissement castillan vis-à-vis du Portugal : en 1625, date significative, Olivares liquide l'Union péninsulaire et cherche à réduire l'ensemble ibérique aux lois de la Castille. De ce fait, le discours viatique pose aussi un modèle politique – le corps de la « Nation » comme centre sujet à l'érosion – et un modèle éducatif – l'homme comme sujet perfectible. Loué ou censuré, le voyage n'a alors rien du voyage d'agrément !

- 10 C'est pourquoi, dans l'examen des traités de Manuel Severim de Faria et de Manuel Pires de Almeida, il faut tenir compte de la vision humaniste du voyage et du discours portugais sur les Découvertes, du contexte de production, de la formation de ces auteurs et de leur rôle dans l'échiquier intellectuel, de leur lecture des événements et de leur interprétation des textes et en particulier de... Sénèque.

***Sobre a Peregrinação* de Manuel Severim de Faria**

- 11 Né à Lisbonne vers 1583, neveu du grand humaniste André de Resende dont il hérita le goût pour la chose littéraire, Manuel Severim de Faria est une figure centrale de la culture lettrée de la première moitié du XVII^e siècle²². Docteur en Théologie, *licenciado* en philosophie, il s'installa encore adolescent à Évora où il reprit la charge de son oncle, Chantre de la Cathédrale ; il devait y mourir en 1655. Ses manuscrits et publications traitant d'histoire religieuse et politique, de littérature, de langue, mais aussi de ce que l'on nommerait aujourd'hui économie, le renom de sa bibliothèque, le musée archéologique et numismatique monté dans sa demeure, le réseau de ses correspondants, sa constitution d'un cercle d'intellectuels et ses interventions dans les académies nées à l'ombre des Universités, des maisons seigneuriales et des dignitaires ecclésiastiques – en particulier, celle des *Ambientes* à Évora, l'une des plus anciennes au Portugal – en firent l'une des figures les plus célèbres de son temps. Dom Francisco Manuel de Melo, dans une sorte de catalogue des auteurs, le place parmi les Politiques²³. Bruissant des problèmes de l'époque, ses œuvres sont celles d'un pédagogue nourri de culture classique et soucieux de la « matière de l'État », et c'est là qu'il faut placer sa discussion sur la Pérégrination.
- 12 Édité en 1655, dans une suite de discours sur diverses matières dédiés à Jean IV, l'essai remonterait, d'après son auteur, à 1624. Dans l'Avertissement aux Lecteurs, Severim de Faria indique que des bouleversements successifs en retardèrent alors l'impression. Le texte a dû être effectivement connu avant 1655 car Pires de Almeida, mort également cette année-là, en eut connaissance, vraisemblablement vers cette époque, ou dans les années 1630. De fait, Severim de Faria faisait paraître en 1624 les *Discursos vários políticos* qui révèlent une continuité de pensée, d'intérêt et d'écriture avec la publication ultérieure, avant le rétablissement de la souveraineté portugaise en 1640. Dans cette même préface, il annonce la teneur de sa démonstration : « O discurso sobre os inconvenientes da Peregrinação pode servir para nos aproveitarmos do tempo, procurando empregallo mais no conhecimento da nossa patria, que das alheias ». Ramada

Curto y a souligné l’empreinte de la tradition érasmienne associant la curiosité au doute et le poids de la réflexion sur les voyages que les Découvertes avaient suscitée²⁴.

- 13 Severim de Faria ouvre son étude sur le désir de voyager (*desejos de peregrinar*) qu’il considère comme un élan que tout un chacun éprouve à l’époque de l’adolescence, au gré des humeurs et du caractère. L’âge est une donnée importante : plus loin, il posera comme borne au désir et à la possibilité de voyager la vingt-cinquième année. C’est là un élément issu des arts de naviguer. Son argumentation porte alors sur la maîtrise de ce désir. Il s’agit de déterminer les occasions où ce désir, devenu résolution, peut être utile et analyser les inconvénients et les désavantages qui s’y rattachent. Après avoir rappelé les positions classiques sur les inclinations humaines, il évoque les héros mythiques dont les voyages ont favorisé le progrès des connaissances. Égrenant les attitudes philosophiques des anciens (Platon, Solon, Lycurgue, Démocrite, Pythagore, et bien sûr Ulysse, autant marcheurs que penseurs), la pérégrination est vue sous l’angle du concept strictement éducatif (lettres, arts, sciences) et la « sortie du terroir » reconnue au moyen d’une curieuse distorsion du temps. Les anciens voyageaient pour pallier les insuffisances des contrées où ils avaient vu le jour, chose aujourd’hui sans nécessité dans des pays possédant universités et centres lettrés :

Com estes exemplos se mostra claramente que só por razão de alcançar as ciências e artes necessárias ao comum, e particular, se deve sair da pátria e que sendo o lugar em que as letras se professam perto se excusa buscar o apartado e longe... O mesmo se viu em França depois de fundada a Universidade de Paris, e em Espanha, quando se reformou pelos Reis Católicos a de Salamanca, e em Portugal a de Coimbra por Elrey D. João III. Conhecidos são no mundo os ilustres engenhos que em todas estas universidades floresceram, sem sairem delas a outras partes. Pelo que havendo na Provincia de cada um escolas, onde com conhecido louvor se têm e ensinam as Ciências, não é necessário i-las buscar com peregrinação a outras partes.

- 14 L’éloge de l’institution et le déni sous-jacent d’une dévalorisation du Portugal dont on méconnaîtrait la modernité et l’excellence en s’engageant dans des voyages d’éducation, sont immédiatement avancés. Le voyage, momentané, et la pratique de l’étranger sont néanmoins acceptables dans trois domaines qui exigent, outre l’instruction, l’exercice. Il en est ainsi de l’art de la guerre (*Milícia*) :

Por tanto os que houverem de servir a Republica na Milicia, e quizerem alcançar nella a reputação, devem de a hir a exercitar, e aprender nos Exercitos, seguindo-os fora da patria, quando nella os não ouver, ou embarcando-se muitas vezes nas Galés do mar mediterraneo, e nas Armadas do Oceano, e India Oriental, que saõ as escolas em que hoje floresce esta pratica...

- 15 de l’art de converser, vu sous l’angle assez restrictif de l’éloquence, opposant l’image de la Cour à celle de la campagne, classique contraste entre l’urbanité et la « sauvagerie » des périphéries oubliées. Écho du parfait et lointain Courtisan, il faut également y lire la trace de certains milieux intellectuels portugais qui indiquaient ou revendiquaient pour Lisbonne le rôle de capitale de l’Empire auprès du souverain castillan :

O mesmo diremos daquella parte da eloquencia que trata da linguagem ordinaria, a que os Latinos chamam Sermocinatio, e da Ethica, que pertence aos costumes proprios urbanos com que hum homem se faz perfeito Cortesão, os quaes se professão com perfeição na Corte do Principe somente [...]

- 16 de l’art, enfin, de gouverner, (*Política*) où la pratique du voyage est restreinte à la connaissance géographique et stratégique de la patrie !

Também he parte essential da Politica a noticia da Provincia em que cada hum nasceo, e cuja administração lhe pôde em todo, ou em parte cahir em sorte, porque

mal se pôde governar aquillo, que se não conhece. Pelo que importa grandemente ver, e andar todo o Reyno, ou a melhor parte delle, e saber de cada região, e lugar e sitio, poder, abundancia, commercio, e costumes, e tudo o mais necessario para poder depois usar de cada cousa em seu lugar.

- 17 Il assortit ce jugement d'exemples où l'on voit défilier François I^{er} résistant à l'Empereur Charles V et conservant l'intégrité de son royaume grâce à la parfaite connaissance du territoire.
- 18 Ces positions sont entièrement dominées par une conception ouvertement politique et stratégique car, dans ces trois exercices, le voyage est la conséquence d'un office et non d'un goût. Le champ de la formation et de l'enseignement domine l'ensemble : se former en Lettres, Armes et Usages de la Cour pour atteindre perfection et renommée. L'auteur précise que ces déambulations doivent être menées avant la fin de l'adolescence. C'est le temps de l'apprentissage où le caractère se forge en se frottant aux vertus de la souffrance, de la patience et de la tempérance. Le voyage volontaire est, lui, répréhensible. Deux passages de Sénèque, tirés des didactiques *Lettres à Lucilius*, sont brandis pour nier les thèses qui voient dans le voyage acquisition de sagesse et de gloire. Le désir de voyager naît souvent d'un esprit inquiet, vague et inconsistant si bien que rien de bon ne peut jaillir de la pratique, telle est la leçon qu'illustre un extrait (non situé) de la Lettre 2 du livre premier : *Bonam spem de te concipio : non discurris nec locorum mutationibus inquietaris ; aegri animo jactation ista est. Primum argumentum compositae mentis existimo posse consistere et secum morari*²⁵. Le vocabulaire de Severim de Faria se durcit et la curiosité est accolée aux « *vagueações* », c'est-à-dire la distraction des sens, l'attrait pour les mondanités au détriment des éléments spirituels. Le Mal surgit personnifié dans le catalogue des malheurs recueillis du « *vicioso apetite* ». C'est là que se glisse un long extrait de Sénèque, propre, selon Severim, à soutenir son propos sur l'inutile profit du voyage et, plus grave encore, sur ses conséquences pernicieuses²⁶. Sénèque s'interrogeait sur la substance du voyage, avançant qu'il n'a point donné de jugement ou dissipé d'erreur ; l'esprit d'humeur changeante est assailli par le mal dont il est affligé : l'agitation accroît son besoin de bouger, son instabilité. Severim de Faria fait son miel de l'affirmation selon laquelle « l'étude doit être le lieu de séjour » et de l'interrogation finale « eh quoi ! la sagesse, de tous les arts le plus important, se ramasserait sur les grands chemins ? ». Il n'étudie pas d'autres termes de l'argumentation qu'un Pires de Almeida se fera une joie de relever et il passe aussitôt à la pensée d'Horace selon laquelle « *Caelum non animum mutant, qui transmare currunt.* » L'étude, le repos et la quiétude sont les seuls chemins dignes de l'homme ; au désir de voir des terres et des mers, il faut opposer la prudence et se contenter de se plonger dans les pages des livres pour éviter la perte, le vagabondage impertinent, le bavardage inconsistant, les périls certains du déplacement, le tourment d'être au loin. La patrie est le lieu du bienheureux séjour et la pérégrination la source de toute peine et tourment. D'ailleurs tous les vices ne sont-ils pas « *peregrinos* », le goût du voyage n'est-il pas exil misérable... La fin de cette démonstration souligne la perte d'identité et exalte l'amour de la patrie, penchant naturel perçu également comme reconnaissance de son excellence et pratique nécessaire :

De tudo o que està dito se collige claramente como na patria, e com pouco trabalho pôde cada hum alcançar a reputaçã de grande, e consummado em qualquer faculdade, ou arte, que professe. E pelo contrario com quantos trabalhos, gastos e perigos se pôde chegar a este grao pelas peregrinaçoens. Por tanto deve cada hum de procurar de lançar de si estes pensamentos, porque àlem de não serem de proveito em cousa alguma, não cahirà na sentença de Santo Agostinho, que diz :

Oditpatriam, qui sibi beneputat, cum peregrinatur. Sendo assim, que o amor da patria he taõ natural aos homens, que de todas as gentes foi anteposto sempre à propria vida.

- 19 C'est l'image de la Maison – le Portugal d'alors-, tel un foyer érodé, qui ressort de ces pages et un fort soupçon devant le « cosmopolitisme » perçu comme dangereuse politique d'assimilation²⁷ et méprisante dévalorisation de la patrie. Le livre et l'instruction concurrencent l'expérience en matière d'éducation et l'éloge d'une formation, académique et institutionnalisée, rivalise avec le voyage pour mieux l'écarter. La conception de la pérégrination et les restrictions apportées révèlent une communauté de vue avec d'autres discours de cet auteur engagé dans une revalorisation du territoire national et faisant preuve d'une subjectivisation presque malade. Le discours sur le Naufrage²⁸, qui précède celui sur la Pérégrination, est une sorte de métaphore de cette vision (la faillite des grands empires, l'érosion du Portugal) qui ne néglige pas cependant les solutions à apporter. D'autres essais publiés dans les écrits de 1624 et 1655 apportent ainsi un éclairage. L'éloge culturel de la patrie apparaît sous différentes modalités (le génie de la langue, les biographies des grands hommes, l'ancienneté de la religion et de la noblesse, le catalogue des universités d'Espagne et la prééminence portugaise...)²⁹. L'analyse est distribuée dans différents programmes de revitalisation politique et économique, portant sur le problème démographique, l'Empire, la société³⁰. On relève ainsi, parmi les causes du dépeuplement, les Conquêtes, utiles certes mais à corriger³¹, et Severim de Faria en vient à proposer une nouvelle distribution de l'Empire : maintien d'un système commercial en Orient, conquête et colonisation pour le monde atlantique. Rien là de bien original, cette donne économique et militaire ayant déjà été proposée par un Luis Mendes de Vasconcelos en 1618. Il faut ainsi placer la réflexion sur le voyage dans cet éloge d'un Portugal à connaître et dans cette recherche de solutions aux maux (désajustements régionaux, nationaux, émigration intérieure, retard de l'agriculture, absence de manufactures...) visible chez les intellectuels économistes buvant les ouvrages de Botero sur la raison d'état et l'efficacité d'une action politique³².
- 20 Par ailleurs, Severim de Faria fut un voyageur et le récit de ses trois voyages illustre sa conception du déplacement. Le premier eut lieu en 1604 et le conduisit au sanctuaire espagnol de Guadalupe en compagnie de son oncle Balthazar Faria de Sousa ; il s'agit d'un pèlerinage. Le second effectué entre septembre et décembre 1609 retrace un itinéraire portugais d'Évora à Miranda do Douro, à travers l'Estremadure, le Ribatejo, la Beira Alta, Tràs-os-Montes, avant de s'attarder au retour sur les villes de Coimbra, Leiria, Nazaré, Alcobaça et Lisbonne. Severim de Faria, nouveau Chantre, rendit visite et hommage à D. Diogo de Sousa nommé évêque. Le troisième et dernier déplacement, plus bref dans l'espace comme dans le temps, fut réalisé entre août et septembre 1625 et le mena dans le district de Tomar, à travers les terres de l'Alentejo, les villes de Santarém, puis de Lisbonne. Un miracle s'était produit en 1623 dans la région d'Anciao qui avait vu aussitôt accourir aveugles, paralytiques et grands blessés. C'est l'érection d'une église et la reconnaissance de ce nouveau lieu de pèlerinage qui provoqua cette dernière « promenade ». Les mobiles sont donc strictement professionnels. Le dernier texte n'est pas de la plume de Severim mais de son neveu, Manuel de Faria, qui l'escorta. Ce jeune homme semble d'ailleurs reconnaître les préceptes de son oncle sur la pérégrination :

Chegamos a Evora [...] ao meio dia domingo sinco de Outubro de modo que estivemos ausentes della dous meses justos. Chegamos ja quebrantado algum o juvenil appetite da perigrinaçãõ porque assi como o soldado, que desembarcava em terra nova ia por saber as particularidades della, assi os mancebos, que ha pouco tem entrado neste trabalhoso mundo hindo naõ estaõ exprimentados nos trabalhos

delle desejam e a apettesem sumamente saber suas particularidades, e nenhum tempo achaõ, que he melhor empregado, que aquelle que se gasta nos caminhos. Finis. Laus Deo. (p. 155)

- 21 Ces voyages – « peregrinação », « itinerário da jornada » et « jornada » – ont pour cadre le Portugal, hormis le premier qui réserve une description de la Castille³³. Ils ne manquent pas d'intérêt car ils sont à la fois description régionale, histoire antequaire, guide de voyage et reportage journalistique, terrain taquiné d'ailleurs dans d'autres ouvrages. Ce sont des « viagens da minha terra » qui s'attachent aux populations, aux aires régionales, à l'équilibre entre les villes et la campagne, s'attardent sur la nature vue sous un angle à la fois esthétique et fortement mercantile, relèvent les traditions religieuses, les coutumes locales, légendes, antiquités, arts ou évoquent les grands hommes visités. Ils illustrent également cette façon lucide d'exercer la politique exigée par l'auteur : l'éloge des traditions ne néglige pas l'attention réservée aux conditions du voyage et épouse les annotations sur l'état de l'agriculture, la nécessaire colonisation interne, le réseau commercial régional... Ces pérégrinations annoncent le voyage des économistes en réfléchissant sur la manière dont il convient de fonder la grandeur d'un état et de développer ses potentialités pour qu'il devienne dynamique et puissant.

Da Peregrinação de Manuel Pires de Almeida

- 22 Le texte de Manuel Pires de Almeida est un fervent plaidoyer en faveur de la Pérégrination. Il s'agit assurément d'une réponse à Manuel Severim de Faria, sous forme de débat contradictoire, en fait une polémique soufflée dans un argumentaire qui met à bas le discours de Severim. Ce dernier n'est pas nominalement mis en cause – l'unique mention de son nom dans le texte fait référence à la biographie consacrée à Diogo do Couto (1624). Cependant, certains exemples avancés par le Chantre et judicieusement renversés, la pensée critiquée d'une prétendue « opinion », la réfutation rigoureuse de l'utilisation des passages de Sénèque indiquent que Pires avait sous les yeux ou à l'oreille le discours de Severim.
- 23 Né à Évora en 1597, Manuel Pires de Almeida devait mourir à Lisbonne en 1655. De modeste origine, il fit ses études au collège de la Compagnie de Jésus où il obtint en 1615 son « grau de Mestre en Artes ». Il ne compléta pas sa formation en théologie à l'Université car quatre années plus tard, il voyageait en Italie et en France. Dans la présentation de sa biographie, Soares Amora le fait revenir à Évora en 1620 ; c'est un élément qu'un passage de son texte sur la *Pérégrination* fragilise car il dit avoir rencontré Marino à Paris en 1623³⁴. Il devint à Évora le précepteur du futur Comte de Atougaia, plus tard son protecteur et on le voit, en 1629, prendre part aux séances de l'« Academia dos Ambientes ». Il s'engage alors dans une dispute critique avec Severim de Faria sur l'interprétation de Camões (écrit publié en 1624), point de départ de la polémique qui éclata en 1639. C'est peut-être en ces années qu'il faut placer le débat sur la *Peregrinação*. En 1630, il est de nouveau à Rome, en qualité de chargé des affaires du prélat dom José de Melo. De retour en 1632, il est nommé *prior* de l'Église de la Charité d'Évora puis transféré à Beja en qualité de trésorier. Il s'installa ensuite à Lisbonne où il bénéficia de la faveur des Atougaia. La dispute camonienne, assortie d'âpres interventions littéraires et d'une réponse à la critique que lui adressa Faria e Sousa, lui valut de solides antipathies mais il n'en suscita pas moins le respect dû à un « grand humaniste et Poète »³⁵. Il laisse une seule œuvre imprimée, un sonnet, et des milliers de pages manuscrites léguées, signe de

respect ou reconnaissance du bibliophile, à Manuel Severim de Faria. On y découvre des extraits d'auteurs, des traductions (dont la fameuse Poétique d'Aristote), des essais et traités normatifs, des polémiques sur la poésie, des commentaires à l'œuvre épique et lyrique de Camões³⁶. C'est donc un critique attentif à la production contemporaine – comme le montre le réseau ouvert de ses citations et références italiennes, espagnoles, françaises, etc. –, un théoricien de la littérature, qui élaborait une poétique militante. C'est dans ce cadre qu'il faut placer son argumentation sur la Pérégrination.

- 24 Ce terrain rhétorique repose également sur une vision politique et c'est déjà ce qui avait opposé Pires de Almeida à Severim de Faria dans l'examen de Camões. Il y avait salué le zèle de l'érudit mais avait relevé nombre d'erreurs d'interprétation des autorités (Aristote, Sénèque, Ovide...), des erreurs de corpus, de doctrine, de terminologie... Son esprit exigeant souligne le mauvais service rendu au Poète – présenté par les adversaires comme emblème national et de ce fait lavé de toute tâche – par ces excès d'idolâtrie, peu dignes de celui qui veut échapper à la « pobreza do entendimento » et au « juízo limitado ». Ne peut-on lire le refus d'une subjectivisation du discours, refusant ouverture, comparaison, refusant de se frotter avec l'autre texte, de communiquer en fait avec autrui. C'est pourquoi le commentaire sur la Pérégrination de Pires de Almeida débute là où finissait celui de Severim de Faria, l'image de la patrie étant relancée dans un jeu discursif, fleurant l'ironie, qui va sérieusement la malmener :

Ninguém he profeta na patria, e dentro em seus limites, nam se adquire sciencia perfeita, a experiencia he mestra da vida, esta se alcança peregrinando. A muita diversidade de cousas excellentes esta espalhada pelo mundo, para a alcançar he necessario corrê-lo, e assim convem que o faça o Principe e Senhor antes que começe a governalo.

- 25 Le texte se présente, de prime abord, comme une variation sur l'*Institutio Principis*, et repose sur un éloge de l'expérience, discours issu de l'humanisme renaissant. Ces éléments, somme toute bien classiques, sont cependant à replacer dans le cadre global du texte où la réflexion sur le gouvernement ouvre au gouvernement de soi et où les forces entre Expérience et Études, entre Pratique et théorisation, trouvent un équilibre.
- 26 Le texte est très rigoureusement construit et sa facture montre déjà ce qui manquait à celui de Severim de Faria – méthode, clarté, puissance de l'argumentation –, elle éclaire également ce qui est au cœur de la notion de voyage : prudence de la conduite (du discours et du corps qui voyage), but préétabli et recherché. L'introduction énonce les différents statuts pour lesquels la Pérégrination est non seulement utile mais nécessaire. Ces statuts ne se réduisent pas à des offices mais proposent une image de la sagesse et de la gloire caractéristique de la nature humaine : le Prince (fl. 131-134) secondé par les cosmographes et les historiens (134-135), les Poètes (135-136), les savants et les sages (136-137). La démonstration se poursuit avec une rigoureuse réfutation de l'interprétation donnée aux passages de Sénèque (situés) avant de s'achever sur un très beau : « Peregrinem todos » (139).
- 27 L'ossature de Severim de Faria est ainsi contestée : à la patrie, on oppose l'étranger ; à la seule lecture ou étude, les sens qui tâtent et « palpent les particularités du monde et s'interrogent sur ses secrets ». Le texte de Severim est repris et élargi : contre-citations, approfondissement, nouveaux exemples tirés des classiques mais aussi des contemporains, mise en scène de la propre expérience du contradicteur... La pérégrination, vertu pour le prince ou le gouvernant, ne peut se réduire à la seule connaissance de la nation :

Deve pois o príncipe e senhor caminhar o mundo e vir nelle com diligencia, costumes, engenhos e natureza de varias gentes, confrontando-se com o que fazem os outros príncipes e senhores no governos de seus estados. Que fundamento tem logo quem nega entre nos às pessoas de alto estado a peregrinação ? Quer um escritor moderno, tam ilustre em virtude, como em sangue e letras que baste ao príncipe et governador a noticia do reino em que nasceu e da provincia que rege... » (132v)

- 28 Severim est là bien visé et la suite, qui reprend l'exemple de François 1^{er}, le confirme :

El rey de França, que andando à caça foi avisado que marchava contra ele com mão armada o imperador Carlos Quinto, e que reparando o que ha, de repente a todas as partes de seu reino [...] Bem esta isto, mas se semelhante successo acontecesse em reino ou provincia estranha, em que este rey acaso se achasse desaparelhado sem ter primeiro noticia dela, como se pòderia valer com tanto apresto...

- 29 Il est donc de la plus haute importance que le prince ou le gouverneur voyage hors de la patrie (« De muita importancia he ao príncipe, e ao governador peregrinar fora da patria »). S'il ne le peut, il doit s'entourer de la compétence de voyageurs : cosmographes, historiens, poètes, sages. Ces derniers ne doivent pas se borner au livre mais confronter sa leçon à la découverte du monde pour acquérir vérité et crédit. Il en est ainsi de la charge de cosmographe et historien du roi ; Pires de Almeida reprend là encore une restriction de Severim :

Se em algum tempo se pòde excusar a noticia do mundo adquirida pessoalmente, he neste nosso Século, em que o conhecimento dele esta em grau tão subido com tantos livros, que nos mostram aos olhos não só as Províncias e Reinos, mas ainda as próprias cidades, e povos com tanta perfeição, e com tal particularidade que é impossível um caminhante por mais curioso e inteligente que seja, alcançar a menor parte destas cousas vendo e andando, como em casa se conhecem todas, lendo e estudando.

- 30 pour mieux l'anéantir :

Bem escreveu o nosso Barras sem passar à India, mas vantagem tivera se nela andara : o nosso Couto o acha falta de muitas cousas, que ali em varios lugares aponta e dá-nos delas notícia sem justificação de seus olhos e os que vierem e escreverem na india, seguindo e continuando as nossas Décadas, hão sem dúvida de achar, não uma, mas muitas novidades. Quem escreve por informações, não sendo pessoa que pessoalmente apalpou os tais sucessos, e pisou as tais terras, comete muitos defeitos... (fl.134)

- 31 Il faut donc parcourir le monde, un carnet de notes à la main pour pourvoir ensuite, dans la quiétude de la patrie (« remanso da patria ») rédiger sa pérégrination. L'éloge des sages et des poètes qui voyagent – autoportrait et autodéfense peut-être – est un autre déni asséné à Severim. Ce dernier avait évoqué, pour le besoin de sa cause, un Camées qui alla en Inde en guerrier – « e a Luiz de Camões neste Reino (porque a jornada, que este fez à India, não foi para aprender as letras, senão as armas) » –, le sauvant ainsi de sa censure. Tel n'est pas l'avis du rigoureux camonien qui l'inscrit au catalogue des poètes voyageurs :

Marino viu Itália e França, e em Paris no anno de 1623 lhe falei, quando estampava o Adônis. Ronsardo esteve em Inglaterra, e no mais florido de Flandres, no melhor de Escossia, no mais ilustre de Alemanha, e na corte do Piemonte, como relata Cláudio Bineto. Garcilaso esteve em França e em Itália ; Francisco de Sá de Miranda correu o principal de França, e deu volta em claro à Itália e de si diz na carta 6 Vi Roma, vi Veneza, vi Milão.

Em tempos de espanhóis e de franceses.

Luís de Camões assistiu em África, passou à India, e se hã quem diga (contra a

peregrinação) que nela não aprendeu a poetar, mas a guerrear, dizemos que de... tal nela escreveu os seus Lusíadas, e nela poetou parte de suas rimas, e que tudo nos consta, e não de façanha alguma, sinal que cultivou mais as letras que as armas. Deixo Pedro de Mexia, Cristóvão de Mera, Francisco de Figueroa e outros insignes na poesia que peregrinaram. (135v-136)

- 32 Il en est de même pour les sages et les savants (« sábios »). Là encore, Aristote et Horace aidant, Pires de Almeida en vient à louer la vue et l'impression durable et fécondante qu'elle laisse dans la mémoire, si bien que la « leçon des nombreux livres qui existent de chaque science », qui donnent le savoir et façonnent l'homme, doit être confrontée à la pratique du voyage. Nul ne peut être tenu pour sage parfait s'il est toujours resté enfermé tel un « escargot dans sa coquille », dans les « frontières de la patrie où il a vu le jour sans connaître autre chose que les alentours ». C'est là faire injure à l'esprit humain qui toujours médite et se nourrit de toute chose.
- 33 La reprise finale des passages de Sénèque retourne l'inflexion qui leur avait été donnée : « Resta-nos responder a quem nega a peregrinação fundando-se à primeira vista com Seneca, escrevendo a seu amigo Lucilio em dous lugares diferentes ». La lecture de Sénèque révèle en fait une utilisation du voyage comme métaphore pour parler de la prudence nécessaire, sagesse empirique, suivant en fait l'expérience et fondant une morale du choix et du passage. Les citations sénéquiennes renvoient au gouvernement de soi, à la vertu pédagogique de la juste raison. Le premier extrait utilisé par Severim comme critique du voyage et du déplacement incessant est une réponse à Lucilius sur son passage inconstant d'un livre à l'autre. Il est nécessaire de faire des choix utiles devant l'abondance des ouvrages et leur leçon contrastée. C'est l'inquiétude de l'esprit – hésitant, errant sans but préétabli, incapable d'effectuer des distinctions – qui est mise en cause et non celle du corps. Pires de Almeida pointe l'erreur de contextualisation et utilise Juste Lipse (épître 61) pour évoquer la « leçon confuse, inconstante » qui peut résulter des ouvrages pour une âme elle-même confuse. Le deuxième long passage, également référé avec une légère erreur par Pires de Almeida, avait été utilisé par Severim pour dénier tout fruit au voyage et en faire la source de tous les maux. Or c'est encore d'esprit ou d'âme désorientée, et promenant ce désarroi avec elle en quelque lieu que ce soit, que parle Sénèque et non d'un corps en mouvement.
- 34 Ces passages sont à rattacher à la morale sénéquienne de l'orientation et à la notion de cible³⁷. L'esprit doit se fixer un but à atteindre et ce déplacement orienté est la source du profit philosophique. Sénèque s'adresse à Lucilius et lui montre la voie de la vertu. Norman Doiron a précisé que Juste Lipse prolongea la pensée de Sénèque et la systématisa dans la fameuse épître à de Lannoy sur le fruit de la Pérégrination. Pires de Almeida cite une autre épître de Juste Lipse mais il est possible qu'il ait eu connaissance de cette œuvre concernant la méthode viatique. Un passage de la lettre 104 ne cesse de pointer la cible à rechercher, de provoquer l'interrogation, l'intériorisation de la recherche, éclairant la méthode exigée : « Tant que tu ignoreras ce qu'il faut fuir ou rechercher, ce qui est nécessaire ou superflu, ce qui est moral, tu ne voyageras pas, tu ne seras qu'un errant » (Lettre à Lucilius, 104, 16).
- 35 Ainsi, au mouvement de subjectivité de Severim de Faria, au resserrement sur la patrie, Pires de Almeida oppose un mouvement d'intériorisation qui est un art de se gouverner et de se tourner vers le monde, marque de l'esprit humain. Au terme de son argumentation, il utilise un autre passage de Sénèque pour louer la nécessité de s'ouvrir vers autrui et de se frotter au monde : « alem de o nam dizerem os lugares citados, o mesmo Seneca nas

suas Questões naturaes affirmava ser o homem hum animal nescio e ignorante se se limitasse no contorno da patria » (fl. 139).

Du « Peregrino en su patria » au « Peregrinem todos » : la maison et le monde

- 36 Ces productions de discours sont en fait des autoportraits d'intellectuels et des portraits de la nation ou de l'homme. Les notions d'utilité ou d'inutilité traversent l'espace qui va de l'individu à la communauté et ces essais théoriques livrent avant tout une idée de la communication, entre théorisation abstraite et conversation pratique.
- 37 Les conceptions de Severim de Faria dominant-elles l'espace portugais ? L'image d'un Portugal à découvrir, à recouvrer ou d'une terre elle-même fantasmagique surgit dans nombre d'ouvrages rédigés alors. Les descriptions géographiques reprennent bien souvent le thème ancien de la louange de la patrie ; cette exaltation passe par la connaissance géographique, historique, linguistique, culturelle du terroir. Romero Magalhães a aussi signalé le poids d'une littérature qui n'est pas une littérature de résistance au castillan mais plutôt le marquage de l'identité d'un territoire³⁸. Le repli sur la patrie, et les restrictions au voyage, s'inscrivent dans un mouvement de dénonciation de l'ignorance qu'un peuple a de lui-même, d'un sentiment de perte et parfois d'étrangeté. Le thème ibérique du « Peregrino en Su Patria », donne ainsi lieu à bien des formulations en littérature. Le *Várias antiguidades de Portugal* de Gaspar Estaço (1625) se présente sous la forme d'un guide d'un Portugal qui doit être sauvé de l'oubli. Le catalogue bric-à-brac de documents anciens, de descriptions brèves de villes, d'annotations sur les universités, les références aux monnaies, à l'excellence des régions, aux Découvertes, les anecdotes curieuses et le cabinet de singularités d'un Portugal ancien et moderne se veulent une correction à l'ignorance : « Estranhar não saber as cousas da propria casa e ser peregrino na patria », « tam alheos vivemos de nós mesmos ». Cette écriture sur la patrie se veut réaction qui se doit d'être en chaîne :
- E especialmente vemos que vem estrangeiros a Portugal escrever nossas cousas, como se fossemos barbaros, ou Portugal não criar engenhos que applicandose o podessem fazer melhor como hum Andre de Resende, hum Diogo de Teive, et outros muitos...
- 38 Le même pli se retrouve chez un ami du « dignissime » Severim de Faria, Antonio de Sousa Macedo, dont les *Flores de España, Excelências de Portugal* (1630), compilation baroque de toutes les merveilles du Portugal, sont aujourd'hui bien ridiculisées.
- 39 La littérature baroque privilégie ce thème, signe de la forte politisation de discours et de genres par ailleurs parfaitement codifiés. Le paradoxe du « peregrino na patria » reprend en fait l'image précaire du *pícaro*, assimilé par ailleurs au voyageur et au soldat³⁹. Symbole de l'errance, du désarroi et de la misère, ballotté au gré de la fortune, le *pícaro* présente bien des similitudes avec les images satiriques des voyageurs et des marins telles qu'elles apparaissent dans le théâtre du XVII^e et du XVIII^e siècle. C'est un mauvais garçon, hâbleur et menteur, un individualiste négociant avec les codes de l'honneur et les règles de la communauté pour assurer sa survie. Une étude récente de Roberto Mulinacci sur la littérature pastorale portugaise a également signalé les étranges accointances entre le thème du « Peregrino en su patria » et celui du « Peregrino » de l'amour⁴⁰. Ce dernier est également pèlerin dans un pays, le Portugal, élargi aux dimensions de l'Empire. Des premières nouvelles de Francisco Rodrigues Lobo, du début du siècle, à la fiction plus

ambiguë de Diogo Ferreira de Figueroa, datée de 1635, la figure du voyageur et pèlerin de l'amour est travaillée par l'obsession de l'exil. Mulinacci émet l'hypothèse que ces singuliers *peregrinos* portugais sont le reflet « d'un conditionnement de l'histoire sociale du pays, exilé dans une terre alors aux mains du Castillan », si bien que la patrie perdue prend les teintes de la patrie céleste à atteindre et à recouvrer. Les scènes de tempête, traditionnelles dans ces fictions, présentent des analogies avec le genre portugais du récit de naufrage et les errances des voyageurs montrent la trace des polémiques de l'époque : un présent dégradé, une terre livrée à la vanité et à la convoitise, le manque de clairvoyance et de solidarité du politique...

- 40 L'amateur et auteur de nouvelles pastorales mentionné, Francisco Rodrigues Lobo, est aussi un essayiste qui publia en 1619 une œuvre didactique sous forme de fiction, *Corte na Aldeia*. Dans une Cour réunie à la Campagne – où l'a vu, entre autres, une métaphore politique du Portugal – des hommes engagent une suite de dialogues forgeant une sorte de bréviaire du courtisan et de l'honnête homme. Le thème de la pérégrination apparaît au sein du dialogue XIV consacré à la cour, du dialogue XV centré sur l'Armée et l'Éducation. Ces passages contiennent certaines idées humanistes sur le problème de la communication avec l'étranger, avec autrui, sous la forme d'un débat qui, tout rhétorique qu'il est, permet corrections et objections. Si l'éducation institutionnalisée est privilégiée, comme elle l'est chez Severim de Faria, le cadre des contacts est bien plus ouvert. La communication avec les étrangers est ainsi un des exercices de la Cour propres à rendre l'homme poli, civil, courtois et agréable à son entourage. La Cour ne se réduit pas à un lieu d'apprentissage du beau langage et des bonnes manières, c'est un cadre qui bénéficie de l'apport des toutes sortes de connaissances. La variété des hommes que l'on peut y rencontrer est propre à enrichir l'esprit et l'intelligence de celui qui est bien né. Rois, princes, seigneurs, ambassadeurs, gentilshommes, exilés et négociants, on ne peut que recueillir des fruits de leur fréquentation. Le modèle théologico-politique qui dominait dans l'évaluation de Severim fait place à un modèle comparatif, de nature anthropologique, fondé sur les valeurs des différentes nations. La place accordée au négociant dans le profit retiré de la conversation avec l'étranger est tout aussi éclairante de cette vision quasi utilitariste et mercantiliste de la communication. Comme chez Severim, l'armée est le centre d'un éloge du voyage comme formation du caractère et école de connaissance, il s'y glisse même une curieuse valorisation de la vie du militaire qui déclenchera quelque raillerie chez l'un des interlocuteurs qui lui opposera la dépravation et le vice de la soldatesque. L'expérience des contrastes, des contradictions, des petitesse et des grandeurs propres à chaque nation est rappelée, dans une valorisation classique de la vue, source de connaissance que le livre ne peut offrir. On la retrouve dans Pires de Almeida. Enfin, le dernier dialogue concernant l'École consacre le modèle institutionnel comme lieu de formation et de transformation de l'idiot ou de la brute en homme.
- 41 Parler de déplacement revient donc à parler de l'éducation de l'homme, du passage de l'enfance à la vie adulte, de l'étude et de l'expérience... La censure ou l'apologie du voyage sont liées à une vision frileuse ou confiante de la nature humaine. Les métaphores animales et végétales, qui nourrissent les considérations théoriques sur l'Utilité ou l'Inutilité des voyages, rendent visibles cette ligne de fluctuation. Du côté des censeurs, les parents qui laissent leurs enfants vaguer de par le monde sont taxés « d'autruches négligentes exposant leurs œufs »⁴¹. L'image aérienne est liée à l'imaginaire du nid, de la cage, de la perche, tissu bariolé que l'on retrouve pour signifier le terroir abandonné pour

des vols souvent sans fondement. Severim de Faria avance la cigale comme emblème de l'attachement à la terre⁴² et la métaphore ailée est encore du goût de Faria y Sousa qui, dans *Noches Claras*⁴³, se montre toutefois plus prudent. Les métaphores tirées du royaume végétal, dont on a également un écho chez Severim, jouissent aussi de la faveur des théoriciens et présentent les voyageurs soumis à un péril presque inévitable, incapables de plonger leurs racines au loin et condamnés à dépérir, tels des plantes transplantées.⁴⁴

- 42 Pires de Almeida fait du nid choyé de la patrie un enclos, la coquille de l'escargot (« caracol na caixa ») ; il ne parle pas de racine mais de rhizomes, d'une circulation des hommes. La patrie ne doit pas devenir l'objet d'une passion égoïste ; l'intérêt et la curiosité de l'individu relèvent de l'intérêt général. Voyager ne suscite pas un simple plaisir, devenu guide de conduite, mais s'inscrit dans une pratique de la raison, cible de l'action. Le sens donné à l'expérience forme une ligne de partage entre un Manuel Severim de Faria plus sensible aux éléments classiques, favorable à l'abstraction et au modèle institutionnel, et un Manuel Pires de Almeida qui célèbre expérience personnelle, méthode comparative, intense spéculation intellectuelle et action. Ce dernier s'inscrirait ainsi dans un humanisme tardif, tel Juste Lipse. L'éloge du voyage contient en définitive une méthode : l'intelligence, l'ouverture d'esprit, la sagesse et la gloire qui s'obtient au contact des ouvrages et du livre du monde, selon un parcours réglé.
- 43 La notion de perfectionnement est au cœur de ces visions du passage : envol de l'esprit, mouvement d'une terre à l'autre, d'un individu à un autre. Les méthodes de voyage qui s'élaborent dès la deuxième moitié du XVII^e siècle indiqueront que nulle terre n'est si déshéritée qu'elle ne puisse procurer quelque avantage et éclaireront la théorie rhétorique et politique qui est au cœur de la théorisation du déplacement⁴⁵. Le petit texte de Pires de Almeida peut ainsi dépasser le manuel d'éducation du prince ou du futur gouvernant pour célébrer une *humanitas*, éducation entre étude et expérience, qui confère toute noblesse à l'homme, matière perfectible. *Peregrinem todos*, tel est son mot de la fin.

NOTES

- VI. De l'Utilité des Voyages. VII. De l'inutilité des voyages, *Petits traités en forme de lettres écrites à diverses personnes studieuses*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, [1648] ; Tisserand, *Deux dialogues de la Mothe le Vayer. De l'Utilité, de l'inutilité des voyages*, Paris, Brossard, 1922.
- La Théorie des affects ou les réflexions tirées de la théorie des humeurs, sorte de fonds culturel qui remonte à Hippocrate, sont appliquées aux nations (Bodin) ; la notion de Raison d'Etat, praxis nouvelle qui subordonne l'intérêt privé au bien public, dont le fondateur est Giovanni Botero, est largement connue et commentée en Péninsule Ibérique (*Raggione di stato...* 1588).
- Louis Van Delft a réuni dans *Littérature et anthropologie* (Puf, 1993) quelques essais éclairants sur le sujet.
- Frei Gaspar de São Bernardino époque, dans sa préface, le « discurso dos trabalhos com o prazer de contar depois de os ter passado », *Itinerário da Índia por Terra até à Ilha de Chipre*, Lisboa, 1953.
- Voir la préface de cet éditeur au récit d'Anthony Knivet dans *Purchas His Pilgrims*, « To the reader », 1625.

6. Francisco Maldonado Herrera, « Apologia en favor de Fernão Mendes Pinto, y desta Historia Oriental », in *Historia oriental de las Peregrinaciones de Fernan Mendez Pinto*, [...], Madrid, 1620. Cette version fut la base de l'édition française.
7. Norman Doiron lui a consacré une importante étude qui permet d'apprécier l'importance philosophique du débat, « L'art de voyager avec fruit de Juste Lipse », in *L'art de voyager, le déplacement à l'âge classique*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 17-32.
8. Voir, entre autres, Turler, Jerome, *The traveiler of Jerome Turler, divided into two bookes...* (London, 1575) ; Zvinglerus, Teodor, *Methodus apòdemica in eorum gratiam qui cum fructu in quocunq : tandem vitae genere peregrinari cupiunt*, (Bâle, 1577) ; Yves Dugué, *Brief discours de la maniere de voyager*, (Bourges, 1638)...
9. Cf. E.S. Bates, *Touring in 1600 : A study in the Development of Travel as a Means of Education*, London, 1911.
10. Sur ce « modèle portugais », voir Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, Paris, Aux amateurs de Livre, 1990.
11. Discours VIII, p. 193-215 de *Noticias de Portugal...* terceira edição aumentada por Joaquim Francisco Monteiro de Campos Coelho, e Souza, 2 tomos, Lisboa, na offic. de Antonio Gomes, anno M. DCC. XCI. (première édition de 1655). L'écrit sur la pérégrination, au sein des idées de Severim de Faria, est l'objet d'un rapide mais précieux commentaire dans l'ouvrage de Diogo Ramada Curto, *O discurso político em Portugal (1600-1650)*, Lisboa, Universidade Aberta, 1988.
12. Soares Amora a fourni la première étude sur ce lettré dans *Manuel Pires de Almeida Um crítico inédito de Camões*, São Paulo, 1955. Il y a dressé la liste des manuscrits des quatre volumes de la Casa Cadaval, aujourd'hui à la Torre do Tombo de Lisbonne. « Da Peregrinação » occupe les feuillets 131v-139 du premier volume.
13. Je tiens à remercier vivement ici Adma Muhana, qui prépare une édition de « Poesia, e Pintura, ou pintura, e poesia », ms. de [Pires de Almeida]. Elle m'a fait parvenir la photocopie du microfilm et aidée à la lecture de passages que l'état du manuscrit rend ardue.
14. Soares Amora présente les points de la critique adressée par Pires de Almeida – *Exame de M. P. d'A. sobre o particular juizo, que fes M. S. de F. das partes, que ha de ter a epopeia, e de como Luis de Camões as guardava nos seus Lusíadas* – au texte de Manuel Severim de Faria publié en 1624 dans *Discursos Varios politicos*, la. parte, Évora (rep. 1791 et 1999), *Op. cit.* p. 107-174.
15. Voir Jean Céard, *La Curiosité à la Renaissance*. Paris, SEDES, 1985.
16. Cit. dans la préface d'A. Baião aux *Itinerdrios da India a Portugalpor terra*, Coimbra, 1923, p. VI-IX.
17. Baião, *Idem...* p. 131-132.
18. Cf. Georges Boisvert, « L'itinéraire Roussillonnais et Languedocien de Gaspar Barreiros (1546) », *Arquivos do Centro Cultural Português*, vol. XXXI, separata, F. C. Gulbenkian, LisboaParis, 1992.
19. Cf. François Pyrard de Laval qui, dans son *Voyage aux Indes (1601-1611)*, adresse à ses compatriotes un « bref avertissement & avis pour ceux qui entreprennent le voyage des Indes Orientales » avec les fautes et désordres de ceux qui le commettent et l'ordre et la police nécessaires pour le bon succès, (Chandeigne, 1998, p.887-903).
20. Les travaux sont nombreux, voir Maria Leonor Garcia da Cruz, *Os fumos da Índia, uma leitura crltica da expansão portuguesa*, Cosmos, 1998 ; ouvrage assorti d'une anthologie de textes et d'une copieuse bibliographie, également l'essai sur la *Pérégrination* de Fernão Mendes Pinto de Antonio Rosa Mendes, « A Peregrinação e a peregrinação de Fernão Mendes Pinto », *Mare Liberum*, n° 15, juin 1998, p. 29-106.
21. Nous nous permettons de renvoyer à notre article, « L'Usage du monde, écritures portugaises du voyage à la Renaissance », *Cahiers du Crepal*, n° 2, 1995, p. 11-36.
22. Note biographique et bibliographie dans Barbosa Machado, *Biblioteca Lusitana*, t. III, p. 369 et sq. Faria a attiré l'attention de Leite de Vasconcelos, Cunha Rivara, D. Carolina Michaelis, António

Sérgio, Soares Amora, Veríssimo Serrão, Magalhães Godinho, Ramada Curto. Un ouvrage axé sur ce personnage et sur le réseau intellectuel d'Évora fait néanmoins défaut.

23. « Logo passando aos Políticos, se verá nem a falta de rei natural e vezinho, que é a maior causa de se praticar matéria de Estado entre os vassalos, nos fez falta autores célebres como o sempre douto Chantre de Évora Manuel Severim de Faria... », in *Cartas de D. Francisco Manuel de Melo*, Sá da Costa, 1937, Lettre n° 94, p. 231-32.

24. *Op. cit.*

25. « [ce que tu m'écris, comme ce que j'entends dire] me fait bien augurer de toi. Tu ne cours pas le monde et, de déplacement en déplacement, tu n'entretiens pas en toi l'agitation. Cette instabilité décèle une âme malade. Par contre le premier indice d'une pensée en équilibre, c'est, à mon sens, de savoir se fixer et séjourner avec soi. », *Lettres à Lucilius*, Livres I-IV, Les Belles Lettres, 1995, p. 5.

26. La citation n'est pas localisée. Il s'agit d'un passage du vol. XVII-XVIIII, lettre 104, 13-19.

27. Ainsi l'argument classique : « Assaz ha que sentir disto em nossa Espanha, e neste Reyno particularmente, onde com os costumes estrangeiros vimos acabada a temperança, inteireza antiga dos Portugueses, e com ella o valor, e Imperio padeceraõ tambem grande naufragio... »

28. « *Discurso VII* » in *Noticias...* p. 178-193

29. Dans les *Discursos* de 1624 : discours II, « Das partes que ha de aver na linguagem para ser perfeita, e como a portuguesa as tem todas, e algumas com eminência de outras linguas » ; « Vida de João de Barros... », « Vida de Diogo do Couto... », « Vida de Luis de Camoens, com um particular juizo sobre as partes, que ha de ter o poema heroico, e como o Poeta as guardou todas nos seus *Lusiadas* » ; le discours IV, « Da origem, e grande antiguidade das Vestes que usa por habito ecclesiastico o clero português... », ou encore l'art de la chasse au discours III. Dans les *Noticias* de 1655, on relève une réflexion sur la Noblesse (« em que se mostra a origem dos Appelidos, e Brazoes de cada uma das familias do Reyno »), sur la numismatique (« *Discurso sobre as Moedas portuguesas, tratado muito necessario para a intelligência das historias* »), un « *Catalogo das Universidades de Espanha...* » et un *Mémorial de dignitaires ecclésiastiques*.

30. Respectivement : « Do muito que importa para a conservação, e aumento da Monarquia de Espanha assistir sua Magestade com sua corte em Lisboa », premier discours de l'ouvrage de 1624 ; « O primeiro discurso é sobre o aumento da povoação deste reino, porque sendo a multidão de gente o fundamento de todos os estados, em Portugal é isto muito mais necessario porque tem mais conquistas, que nenhum outro reino de Europa, e assim necessita mais de tratar desta matéria », « *Da Milicia* », *Noticias... op. cit.*

31. « A primeira causa da falta de gente, que se padece neste Reyno, são as nossas Conquistas ; porque estas ainda que foraõ de grande utilidade, assim para a propagação do Evangelho, como para o comercio do mundo, toda via defraudaraõ muito este Reyno da gente, que lhe era necessaria. E assim naõ somente deste tempo por diante naõ cresceo a gente neste Reyno, como era conveniente para as muitas povoaçoens, que nelle havia, e para se pòder defender, ou offender os inimigos, mas além disto se foi despovoando com as muitas armadas cheias de gente, que cada anno partem de Portugal para estas Conquistas, e com as muitas colonias, que se tiraõ para estas povoaçoens. Pelo que ainda que a gente naturalmente va em crescimento, como temos provado, com tudo a nossa nação Portugueza depois, que houve estas conquistas, se foi diminuindo, naõ por falta da multiplicação natural, se naõ por os Portugueses se irem de sua patria a povoar, e fundar tantas cidades, e lugares, como temos dito, em terras tao remotas, e tao largas. Por onde do tempo destes descobrimentos para cá naõ se fundaraõ de novo no Reyno, nem Villas, nem lugares, como até entaõ se tinha fundado. [...] Daqui veio o ser necessario trazerem-se Cafres e Indios para o serviço ordinario », p. 14-15, discours I des *Noticias...*

32. Sur tous ces points, voir Ramada Curto, *Op. cit.*

33. Ils furent publiés par Joaquim Veríssimo Serrão, *Viagens em Portugal de Manuel Severim de Faria. 1604-1609-1625*, Lisboa : 1974. Cet historien a d'ailleurs subi, drastiquement, l'influence de Severim, car refusant d'aller hors les murs, il a amputé le premier récit de sa partie castillane !
34. Soares Amora, *Op. cit.* p. 20. « Marino viu Itália e França, e em Paris no anno de 1623 lhe falei, quando estampava o Adonis... » *ms. cit.* fl. 135v-136. Nous actualisons l'orthographe du manuscrit dans un but de rapidité, son établissement étant en cours. Cet élément biographique m'a été signalé par Adma Muhana.
35. Citation dans Barbosa Machado, *op. cit.* tome III.
36. Cf Soares Amora, *op. cit.* Adma Muhana s'est occupée de sa poétique dans *A epopéia em prosa seiscentista*, Unesp, 1997.
37. Pour ces éléments, et leur reprise par Juste Lipse dans la fameuse épître à Philippe de Lannoy, voir Norman Doiron (*op. cit.*) qui restitue la profondeur du débat stoïcien entre voyage et vagabondage.
38. « As descrições geográficas de Portugal : 1500-1650 ; esboço de problemas », *Revista de história econômica e social*, Janeiro-Junho 1980, n° 5, Sa da Costa, p. 15-56
39. Cf. António Rosa Mendes, « A Peregrinação... », *op. cit.* et João Palma-Ferreira, *Novelistas e contistas portugueses dos séculos XVII^e XVIII*, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 1981.
40. « Dentro do Labirinto./Longe, donde : o motivo da viagem », chap. II du livre de Roberto Mulinacci, *Do Palimpsesto ao texto. A novela pastoril portuguesa*, Lisboa, Colibri, 1999, p. 86-102. L'encadrement chronologique du corpus étudié est particulièrement éclairant pour notre propos.
41. Joseph Hall, *Quo vadis ou Censure des Voyages*, 1628. Ce petit traité dresse une liste de censures morales et religieuses sur le voyage qui fourmille d'images faunesques : les voyageurs abandonnent les ailes de la mère, le voyageur est un perroquet etc. Il y aurait sans doute une belle et amusante étude à faire sur le bestiaire de la pérégrination.
42. « Os nobres Athenienses se presavam tanto de não sair da pátria, que por isso traziam continuamente uma cigarra de ouro na cabeça por divisa, mostrando com isto que eram contínuos nela, como este animal, o qual entre todos os outros tempos tem tal qualidade, que se não muda nunca do sítio onde nasceu. », *Sobre a Peregrinação, op. cit.*
43. « Peregrino se dize que ha de ser imagen de Golondrina, la qual en el tiempo que peregrina, observa un continuo cuydado, una prudencia diestra y una memoria indelebil, de tal suerte cuydadosa, que jamas dexa de bolar, y bolando como tan prudente, que conversa con los hombres, por no se presumir culpable entre las otras aves de rapina, y tan acordada de su naturaleza que antes de dar lugar a la multitud de los dias, que le pueden aclamar vagabunda, vuelve al suyo con notable diligencia : y desta manera, se viene a hazer tan alegre peregrina, que trinando numeros dexa pagados sus huespedes y assi los que peregrinan y no vagan han de ser solícitos y prudentes, en evitar los peligros de la agena tierra que pisan que, madrasta de peregrinos, despertaran imprudentes contra si, las obras della, y ultimamente, han de tener memoria continua de su origen como la piedra del ciento y la llama esfera, y la generosidad y excelencia del Alcon o Nebli esta en que una vez domestico vuelve a su dueño con las nuevas de lo que hizo y de como se huevo ausiente », p. 179 ; « Del favor que se deve a los Peregrinos y quales lo son. para ladrones de buen traje », in *Noches claras, divinasy humanas flores*. Noche III. Parte IV. Lisboa, 1674, p. 176-187.
44. La Mothe le Vayer s'amuse à filer ses métaphores au gré de son humeur, (*op. cit.*)
45. Baudelot de Dairval, *De l'Utilité des Voyages, et de l'avantage que la recherche des Antiquitez procure aux Sçavans*, Paris, 1686. Dans le domaine portugais, citons *Peregrino Instruído*, v. 1711, publié dans l'étude que lui consacre Ana Isabel Buescu, « O peregrino Instruído – em torno de um projecto de viagem setecentista », in *Revista da Faculdade de Ciências Sociais*, n° 2, 1988.

NOTES DE FIN

*. Le professeur Georges Boisvert me demandait depuis longtemps de me pencher sur un érudit évoqué dans la thèse que j'avais préparée sous sa direction. Il s'agissait de Manuel Severim de Faria et de son essai, *Sobre A Peregrinação*. J'ai eu la chance de rencontrer un petit manuscrit, *Peregrinação*, d'un autre lettré, Manuel Pires de Almeida, qui semble répondre, dans un esprit polémique, aux restrictions formulées par Severim de Faria à l'idée du voyage. Ces essais seront prochainement publiés avec notes et commentaires ; cet article, qui demandera correction, étant un premier travail en vue de cet ouvrage.

AUTEUR

ILDA DOS SANTOS

Université Sorbonne Nouvelle Paris III